

Être ou ne pas être (en dette). Un récit interdisciplinaire

Emmanuel Bouju

Université Rennes 2

Résumé: Parmi les objets privilégiés pour éprouver la nécessité de l'interdisciplinarité, cet article avance celui du lien entre dette et récit: un lien qui, présent depuis l'origine des structures économiques et sociales, comme l'a montré David Graeber, est également au cœur de la littérature, de la philosophie et de la morale. L'actualité de l'Europe a remis ce lien au centre des préoccupations, en posant la question de l'articulation entre dette publique et crédit démocratique. L'article explore cette question, en conduisant vers quelques romans grecs très récents, et en servant d'exemple de la pertinence qu'il y a à penser, plus généralement, notre réalité à partir du "paradigme fiduciaire" et de l'usage qu'en font les principales disciplines du savoir.

Mots-clés: littérature et économie, dette en Europe, paradigme fiduciaire, roman contemporain.

Resumo: De entre os objetos que comprovam, de forma privilegiada, a necessidade da interdisciplinaridade, este artigo debruça-se sobre a ligação entre dívida e narrativa: uma ligação que, presente desde os primórdios das estruturas económicas e sociais, como o demonstrou David Graeber, se verifica de igual modo no âmbito da literatura, da filosofia e da moral. A atualidade europeia voltou a colocar esta ligação no centro das preocupações, ao colocar a questão da articulação entre dívida pública e crédito democrático. O artigo explora esta questão, tomando em consideração alguns romances gregos muito recentes, que demonstram exemplarmente que se torna pertinente pensar, de uma forma mais abarcante, a nossa realidade a partir do "paradigma fiduciário" e do uso que dele fazem as principais disciplinas do saber.

Palavras-chave: literatura e economia, dívida na Europa, paradigma fiduciário, romance contemporâneo.



Lisbonne, LX Factory

“Être ou ne pas être (en dette)”: la citation-titre vaut déjà comme une reconnaissance de dette; mais puisqu’elle est de Shakespeare, la citation est du “domaine public”: empruntée à taux zéro. Il n’y a rien à rembourser. Qui plus est, elle est empruntée à une *pièce* qui raconte une sombre histoire de *compte à régler* dans le royaume pourri du Danemark: une histoire de la dette insolvable et de l’usure du sang, aux marges de l’Europe, et sur fond de philosophie morale et politique ; une histoire dont toutes les disciplines – de l’art, de la pensée, de la psyché, de la morale, de la société – se sont emparées, à un moment ou un autre.

Or parmi les objets privilégiés pour éprouver la nécessité de l’interdisciplinarité, j’avancerai ici, précisément, celui du lien entre dette et récit – en guise d’exemple de la pertinence qu’il y a à penser, plus généralement, notre réalité à partir du “paradigme fiduciaire”¹ et de l’usage qu’en font les principales disciplines du savoir.

1. Une Pierre de Rosette

Le fait même que nous ne sachions pas ce qu'est la dette, la flexibilité de ce concept, est le fondement de son pouvoir.

David Graeber

Hamlet, c'est une très bonne histoire de dette. Mais il y en a beaucoup d'autres, et des très fameuses:

- L'histoire de celui qui, longtemps absent de chez lui pour des raisons professionnelles complexes (qu'il serait trop long d'expliquer), découvre à son retour que des pique-assiettes et intrigants (des soi-disant "prétendants") ont essayé de séduire sa femme, chassé son fils, et surtout dilapidé sa fortune: il se venge de ces débiteurs inconséquents en les massacrant, tout simplement (c'était de bon aloi à l'époque); ce faisant, il se met lui-même en dette avec toutes les meilleures familles de son pays, et il n'a plus qu'à repartir expier sa faute. Ulysse: ainsi naît la littérature.
- Il y a aussi l'histoire de celui qui, sûr de son impunité, ne cesse de contracter dette sur dette, en maniant les mots comme une monnaie de singe et en épousant le genre humain, jusqu'à découvrir qu'une dette plus fondamentale le lie à une transcendance à laquelle il refusait de croire, et qui se manifeste comme un *deus ex machina* archaïque. Dom Juan : héros et victime du sempiternel théâtre de la croyance.
- Mais l'histoire que je préfère, c'est celle de celui qui, pourvu d'un don musical singulier, débarrasse une petite ville du fléau qui la ronge, mais qui, puisque les habitants ne veulent pas s'acquitter de leur dette à son égard, prélève son tribut en entraînant tous les enfants (sauf un) dans un doux au-delà² – ce pays merveilleux où toutes les dettes sont censées être définitivement réglées. Le joueur de flûte de Hamelin: le pire de l'histoire, c'est l'enfant abandonné dans le monde réel, où plus rien ne permet de croire en un avenir meilleur.³

Mythologie, littérature, philosophie même: autant de collections complètes

d'histoires de la dette, depuis Eschyle ou Sophocle jusqu'à Russell Banks, en passant par le *Faust* de Goethe et *L'Argent* de Zola. Tout Shakespeare (*Le Marchand de Venise*, *Othello*, le *Maure de Venise*, *Timon d'Athènes...*), toute la *Comédie Humaine* de Balzac (*Gobseck*, *César Birotteau*, *La Maison Nucingen*, *Eugénie Grandet*, *Le Faiseur...*) sont des collections d'histoires de dettes, encore furieusement actuelles – comme Thomas Piketty le rappelait récemment.

Être ou ne pas être en dette: c'est une question dont on débat depuis l'Antiquité, et on se souvient peut-être que Rabelais l'a reprise à la Renaissance dans le *Tiers Livre*, quand, à Pantagruel qui lui demande "Quand serez-vous hors de debtes?", Panurge répond "Dieu me garde d'en estre hors". Ainsi David Graeber dans son anthropologie générale de la dette avec 5000 ans de portée, fait-il de Panurge "le digne prophète du monde qui commençait à peine à émerger".⁴

Pourquoi donc le récit de la dette est-il si *primordial* ?

D'abord parce que, comme l'avance précisément la théorie de la "dette primordiale" (Bruno Thérêt, après Michel Aglietta et André Orléan): "La société n'est autre que nos dettes".⁵ Ou du moins dira-t-on, sans se lier strictement à cette théorie, que le récit de la dette, c'est l'une des représentations fondamentales de la société par elle-même – comme le montre très bien Graeber. Lequel ajoute: "Les différends sur" qui doit vraiment quoi à qui "ont éminemment contribué à modeler notre vocabulaire fondamental du bien et du mal" (Graeber 2013: 16). Le récit de la dette, c'est d'abord un moyen privilégié d'incorporation sociale de la morale.

Philosophie morale et institutions économiques ont donc fait de la dette une question indissociablement politique et éthique, liée à la puissance de l'autorité, à l'empire du calcul (de la quantification) et à l'exercice de la violence ("légitime" ou pas). Chez Tite-Live déjà (*Histoire romaine* Livre 2), l'esclave pour dettes montrait son corps meurtri, pour que le décompte des blessures vaille remboursement de sa dette; le corps lui-même était devenu un récit de la dette et un plaidoyer pour son annulation.

Aussi le récit de la dette n'est-il pas seulement une figure de littérature ou de pensée,

offerte *in abstracto* à l'analyse interdisciplinaire: il agit, puissamment, dans le réel.

La légende dorée de la *Conquête* de l'Amérique? C'est l'envers mythique d'un autre récit: celui d'une aventure génocidaire entreprise par des soldats endettés pour régler leurs dettes, et pour fournir des richesses quasi-infinies aux puissances européennes elles-mêmes déjà lourdement endettées (Vuillard 2015).

Les guerres, de façon générale? Une façon d'exporter par la force le récit de la dette; la colonisation? une réinterprétation abusive de la longue tradition de l'asservissement pour dette. Les révolutions? Nées presque toujours "d'un plaidoyer pour l'annulation des dettes"⁶ – et ce, depuis la réforme de Solon, qui instaure la démocratie par l'annulation des dettes. Les récits de la dette coloniale, enfin, ou ceux de la "dette écologique", aujourd'hui? Ce sont des récits au contraire qui portent sur les dettes incompressibles, des dettes que l'on ne peut renégocier,⁷ qui *obligent* à l'égard des générations futures autant que passées.

Donc le récit de la dette, c'est comme une *Pierre de Rosette*, si l'on se rappelle que la Pierre de Rosette elle-même a permis de "décrypter" les hiéroglyphes, en comparant trois textes identiques, écrits le premier en hiéroglyphes – la "langue des dieux" –, le deuxième en égyptien démotique – la "langue des documents" et le troisième en grec – la langue de la communication – : la version tri-disciplinaire d'un décret qui réglait le compte des crédits et dettes des prêtres ptolémaïques à Memphis.



Comme une Pierre de Rosette, le récit de la dette fait de l'articulation fondamentale

entre les trois langages de l'économie, de la politique et de la morale un objet à la fois historique, symbolique et esthétique. À ce titre, c'est un objet interdisciplinaire par nature et par définition.

2. Rembourser ou ne pas rembourser (telle est la question)

L'homme n'est plus l'homme enfermé de sociétés disciplinaires,
mais l'homme endetté des sociétés de contrôle.

Gilles Deleuze

Certes, au fondement de ce triple récit de la dette, on trouve un principe unique, celui de la *reconnaissance de dette* – ce que les Américains appellent, de façon très économique, *IOU* (*I Owe You*).



Mais trouve-t-on forcément, dans ce récit-IOU, la nécessité de *rembourser* cette dette?

David Graeber rappelle ainsi, à propos de l'invention par Henri II de la banque d'Angleterre, une petite "parabole": "Le lecteur aura peut-être remarqué un aspect déconcertant de l'équation: l'*IOU* ne peut fonctionner comme monnaie que tant que Henry ne paie jamais sa dette" (Graeber, *op. cit.*: 62).

Marc Shell rappelle aussi, dans son essai interdisciplinaire intitulé *The Economy of Literature*, que Ruskin (*Works*, 17: 203) définissait la monnaie comme une reconnaissance

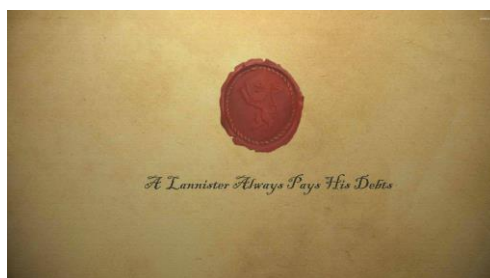
de dette dont il existait deux types : la reconnaissance de dettes destinées à être remboursées et celle de dettes destinées à ne pas l'être⁸ (Shell/Marc 1978: 136).

Cette question de la nécessité du remboursement de la dette (l'obligation de s'acquitter de la dette) est très compliquée sur le plan axiologique, et ce dès l'origine. Marc Shell rappelle ainsi le dialogue de Socrate avec Céphale and Polémarque dans la *République* (Livre 1, 331c), au terme duquel "l'exemple de Socrate devrait convaincre tout être raisonnable que la justice ne réside pas simplement dans le fait de payer ses dettes" (*idem*: 21-22).

Comme le montre bien Graeber, le récit de la dette est lié de façon ambivalente aux questions non seulement de la culpabilité, du pouvoir, de l'autorité, mais aussi de la violence, de la sexualité, de la domination. Il suffit, sur cette question, de penser à l'étrange "morale" de la dette qui prévaut, encore aujourd'hui, dans la *vendetta* sicilienne, napolitaine ou calabraise, en héritage du "prix du sang" antique ou du droit coutumier germanique (*idem*: 133) ou balkanique. On en mesurera la tragique actualité dans le grand récit documentaire, interdisciplinaire par nature, qu'est *Gomorra* de Roberto Saviano (2009); et aussi dans l'excellent roman d'un autre italien, Walter Siti, *Résister ne sert à rien* (2014) – portrait biographique fictionnel d'un as de la haute finance lié depuis une dette paternelle à la mafia romaine.

Rembourser ses dettes, est-ce donc une garantie de justice et la fin nécessaire de tout Récit de la Dette?

On peut en douter.



Game of Thrones

C'est là, en tout cas, une question toujours actuelle.



En particulier dans des endroits comme nos universités.

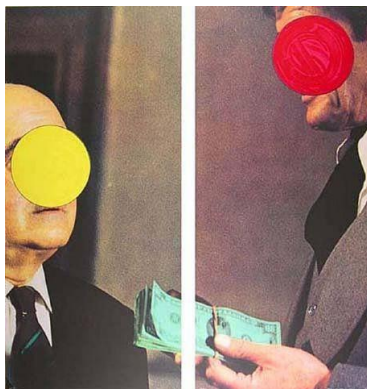


Donc, plutôt qu’“être ou ne pas être en dette” (car en réalité: qui ne l’est pas?⁹), il vaudrait mieux dire: rembourser ou ne pas rembourser sa dette, telle est la question. Car ce sont là deux possibilités narratives fondamentales, à l’articulation de l’économie, de la politique et de la morale (sans parler ici de la psychologie et de la psychanalyse, qui ont beaucoup à dire sur la question).

On peut ainsi rappeler, sur un versant philosophique, tous les débats liés à la critique post-nietzschéenne de la “dette infinie”, comme chez Deleuze¹⁰ ou plus récemment chez Maurizio Lazzarato;¹¹ ou encore à la critique du don/contre-don de Marcel Mauss chez Derrida, dans *Donner le temps*.¹²

Parmi les anthropologues héritiers de Mauss, David Graeber cite Philippe Rospabé, pour qui “la ‘monnaie primitive’ n’était pas, à l’origine, un moyen de payer ses dettes,

quelles qu'elles fussent. C'était une façon de reconnaître l'existence de dettes impossibles à rembourser" (Rospabé 1995: 161) (comme le *bridewealth*, le "prix de la mariée").



Infinite Debt / Infinite Jest

Ces débats existent aussi sur un versant strictement juridique – où il est certes bien plus difficile de ne pas rembourser: c'est chose possible, au niveau du moins des dettes souveraines plutôt que des dettes personnelles, comme dans la doctrine formelle de la "dette odieuse", selon laquelle "la dette d'un régime déchu peut n'être pas remboursée si elle n'a pas été autorisée et n'a pas bénéficié à la population qui lui était soumise", pour reprendre l'essai passionnant d'Odette Lienau, *Rethinking Sovereign Debt. Politics, Reputation and Legitimacy in Modern Finance* (2014).¹³

Cette théorie confirme, s'il était nécessaire, l'idée plus générale qu'il existe deux possibilités narratives connexes – comme au début de l'*Ulysse* de Joyce, quand s'opposent sur ce point Mr Deasy et Stephen Dedalus, ou comme dans le "proverbe américain" (*too big to fail*) cité en épigraphe de l'essai de Graeber¹⁴ –, deux inflexions narratives qui articulent différemment l'*oikonomia*, la *polis* et l'*èthos* (économie domestique, économie politique et économie morale):

- *rembourser la dette est une obligation*: c'est la morale de la réparation (la dette comme *Schuld*), avec son double versant: spirituel et aristocratique (muni des figures du jugement dernier, de la rédemption et de l'absolution, de la mise en ordre, s'il le faut apocalyptique – avec une immense postérité narrative et intellectuelle

bien évidemment); ou séculier et bourgeois (c'est la morale de la "comptabilité en partie double" qu'évoquent avec justesse Alexander Kluge et Joseph Vogl dans *Crédit et débit* (2013), Paris, Diaphanes, 2013, en citant en exemple le *Poséidon* de Kafka);

- *la dette non remboursée crée un lien d'obligation* (lequel n'est pas forcément destiné à être levé par le remboursement – parfois impossible); elle crée une solidarité, même négative: c'est la dette comme *fiducia*, la dette comme *obligation* au sens de lien (littéralement: *bond*) – comme quand les débiteurs insolvables, à Rome, en un temps où l'esclavage pour dette n'était plus, étaient attachés, noués (*nexi*), comme le raconte Cicéron. C'est l'éthique de la confiance donnée, sur fond d'égalité,¹⁵ au risque des illusions démocratiques; mais aussi la valorisation du risque, le trafic d'assurance (jusqu'aux désormais fameux *credit default swaps*, produits-clés de la crise de 2007-2008), l'exercice ou la possibilité d'abus du pouvoir.¹⁶

3. Un nouveau rapt d'Europe?

- Europe expirante *in media insanitate* –
 - Fiducia dévorant ses enfants – (Justice, Vérité, etc.)...
- Paul Valéry

Qu'en est-il aujourd'hui du récit de la dette en cette "Europe expirante", post-Brexit, et peut-être (j'espère que non) pré-Grexit, Frexit, Whatelseit? C'est la question posée par le programme *Europe on Credit*, programme interdisciplinaire (littérature, histoire, économie, philosophie) que je co-dirige à Harvard avec l'historienne Pr. Mary Lewis, et dont cet article se fait, à distance, l'écho.

Pour reprendre les mots de Walter Benjamin dans l'essai "Expérience et pauvreté", mots écrits dans un contexte qui rappelle le nôtre par bien des aspects: "Non, une chose est claire: le cours de l'expérience a chuté" (Benjamin 2000: 365).

Mais le récit de la dette s'inscrit toujours dans l'histoire et l'actualité de l'Europe comme le moyen d'en interroger, au croisement des disciplines, les fondements, les

principes actifs et les objectifs (s'il en reste).

Car la crise des dettes – crise de la valeur, de l'égalité et de la confiance – n'est pas seulement économique, historico-politique et éthique comme on l'a vu: elle est aussi – ce qui concerne plus spécifiquement les littéraires – *symbolique* et esthétique.

Il faut rappeler à ce sujet que le *symbolon* fut inventé précisément comme moyen de la reconnaissance des dettes ("*as a token of the agreement*", avec tiers témoin à l'origine¹⁷ (Shell, *op. cit.*: 34-35), en réunissant deux moitiés séparées initialement pour permettre leur comparaison ultérieure: soit, comme dans l'Antiquité, sous la forme d'une pièce-anneau (*sphragis*), facilement susceptible d'être scindée; soit, comme à l'époque d'Henri II, sous la forme d'un bâton de comptage (un peu comme une flûte de Hamelin brisée, qui serait à l'origine du fameux *stock* des marchés boursiers):

Le créancier gardait la moitié qu'on appelait "*the stock*", "la souche" (c'est l'origine du terme *stock holder*, "actionnaire", littéralement "détenteur de souches") et le débiteur gardait l'autre, "*the stub*" "le bout" (d'où l'emploi de l'expression *ticket stub*, la souche du billet). Les répartiteurs d'impôts utilisaient ces bâtons pour calculer les montants dus par les shérifs locaux. [...] Mais souvent, au lieu d'attendre la date d'exigibilité des impôts, l'Échiquier du roi Henri II vendait à moindre prix ces bâtons de taille, et ils circulaient, en tant qu'objets représentant la dette due à l'État, entre tous ceux qui voulaient échanger quelque chose contre eux. [...] La reconnaissance de dette ne peut servir de monnaie que si Henri ne rembourse jamais sa dette. En fait, c'est précisément sur cette logique qu'a été initialement fondée la Banque d'Angleterre – la première banque centrale moderne à s'être maintenue (Graeber, *op. cit.*: 62).

Ainsi assiste-t-on aujourd'hui, de crise en crise, à l'affrontement politique et symbolique de deux récits directeurs en Europe: le récit du remboursement nécessaire, et le récit de l'annulation (partielle) nécessaire des dettes – avec, Grèce oblige, une forte charge symbolique autant qu'économico-politique.

C'était la position de Thomas Piketty dans la campagne électorale récente de Benoît Hamon: puisque l'Union de l'Europe contemporaine est fondée sur la *fiducia* d'une annulation – ou d'un report *sine die* – des dettes ("odieuses") française et allemande après la guerre,¹⁸ il est impossible (mais on le fait quand même) de penser la dette (grecque

notamment) indépendamment de cela, et de ne pas examiner la possibilité, non d'une annulation, mais de la plus large mutualisation possible des dettes.¹⁹

Là encore, on peut sans doute invoquer, outre ses soutiens juridiques, des soubassements philosophiques à cette "solution" narrative de la mutualisation des dettes – et ce depuis Kant (Shell, *op. cit.*: 153).

Mais pour ma part, ma compétence, dans cette configuration interdisciplinaire, est plus strictement littéraire:²⁰ quelle part la littérature prend-elle dans ce débat? Que peut-elle nous dire, ce faisant, de la condition européenne contemporaine? Comment combat-elle la crise sophistique de la parole politique?

Il semble, à ce stade, que la *crise des dettes (souveraines et individuelles)* apparaît bel et bien, dans le roman européen, comme une *crise du crédit démocratique* (et de la croyance dans le futur): crise indissociablement économique, politique et symbolique, qui remet en cause l'horizon commun, en rendant impossible la réunion du *symbolon* social, la résorption contractuelle de la scission interindividuelle, intercommunautaire et internationale.

C'est du moins ce que l'on entrevoit, pour exemple, chez trois auteurs grecs, que j'évoque pour finir, très succinctement.

Le premier d'entre eux est Christos Ikonou, pour son excellent recueil de nouvelles, *Ça va aller, tu vas voir* (2016), en forme de portraits subjectifs de "l'homme endetté", comme le caractérise Maurizio Lazzarato: "dépossédé de l'avenir, du temps comme décision, comme choix, comme possible."²¹

Le deuxième est Christos Chryssopoulos, en plusieurs textes qui font tous écho à la conclusion de la somme de Graeber – "Une dette est la perversion d'une promesse. C'est une promesse doublement corrompue par les mathématiques et la violence" (Graeber, *op. cit.*: 478):

- La fiction documentaire de l'attentat symbolique contre le Parthénon, dans une Grèce condamnée, dans *La destruction du Parthénon*: "Et c'est là que j'ai compris qu'il ne me restait rien, car même le peu que j'avais emprunté, je l'avais rendu" (Chryssopoulos 2012);

- La dénonciation, dans *Terre de colère*, des affrontements violents dans la société athénienne – dans l'entreprise, dans la rue lors des manifestations, dans le couple, la famille: où la colère d'Achille devient la colère de tous:

La langue ne fait rien à l'affaire. Ni le lieu, ni les noms. Partout la fureur est la même. Nous vivons dans un territoire clos et soumis à une surveillance sévère. Sur un continent pour ainsi dire cerné de tous côtés par des barrières. Voilà pourquoi aujourd'hui nous finissons par être en colère en permanence. Mais nous vivons seuls les uns avec les autres, nous ne voulons personne à nos côtés, et notre colère se retourne inévitablement contre nous-mêmes. Nous enrageons les uns contre les autres. Dans la rue, au bureau, à la maison, dans notre chambre d'enfant, dans l'autobus, le train, d'un quartier à l'autre, d'un pays à l'autre, partout la colère se déverse. Même quand nous ne disons rien, notre silence ressemble à une explosion de rage.

Depuis peu, c'est incontestable.

Nous sommes des habitants de la Terre de colère. (Chryssopoulos 2015: 89-90)

- Ou encore l'exploration néo-journalistique de la pauvreté athénienne par l'écrivain-flâneur dans *Une lampe entre les dents. Chronique athénienne*, avec cette station méditative (rappelant Molière et Wittgenstein²²) devant un mur sur lequel s'inscrit "2+2=4 et 2+2≠5":

Arithmétique orwellienne.

[...] Ce mur, en bas de l'avenue Stadiou, m'est apparu comme la métaphore la plus juste de notre présent.

La conscience de la crise (j'utilise à mon tour cette expression si commune) a pris la forme d'une incapacité à rêver. 2+2=4. Cette austère invocation de la raison signifie plus l'impuissance, apparemment, que la connaissance de soi. L'écart par rapport à l'époque où l'on trouvait des slogans comme "L'imagination au pouvoir" ou "Soyez réalistes, demandez l'impossible" est définitivement infranchissable. Nous vivons maintenant un temps où personne ne s'autorise à rêver d'autres scénarios que ceux permis par l'arithmétique officielle. 2+2≠5. Oui, c'est vrai. 2+2 n'est jamais égal à 5. Mais pourquoi ai-je le sentiment qu'aujourd'hui nous avons perdu quelque chose que les murs sont seuls à nous rappeler, avec une telle évidence? (Chryssopoulos 2013: 110)

Enfin, Rhéa Galanaki est l'auteure, entre autres, de *L'Ultime Humiliation* (2016),

tragi-comédie de deux retraitées, Nymphe et Tirésia, égarées dans une manifestation monstre et violente à Athènes, sans pouvoir retrouver leur chemin: l'errance odysseenne mène l'une d'entre elles à la *nekuia* dans le cinéma incendié de Théo Angelopoulos (dont Rhéa Galanaki a été la scénariste²³), où elle glisse dans le rêve d'une rencontre avec son père autrefois disparu et d'un débat sur le mythe d'Europe;²⁴ le père rêvé, spécialiste des mythes, soutient alors l'idée qu'Europe, violée par Zeus-le-taureau, serait devenue un "Minotaure féminin", échappant à tous les pièges d'Ariane et Thésée, et "survivant pour toujours dans le labyrinthe de son royaume", en jouissant du tribut d'Athènes, payé imperturbablement, par le sacrifice de sa jeunesse.²⁵

Conclusion

L'Europe, aujourd'hui, est-elle devenue ce Minotaure dans le dédale des nations? La *Fiducia* dévorant ses enfants? Ou la flûte de Hamelin qui nous conduirait (comme le désormais fameux "article 50") vers l'illusion d'un au-delà radieux?

De fait: qu'est devenu le symbole de l'anneau d'étoiles qu'est l'euro à l'heure du Brexit, 60 ans exactement après la signature du traité de Rome?



euro grec, mars 2007

cinquantième anniversaire du traité de Rome

Contre la solidarité des dettes, et sans assemblée parlementaire de la zone euro, faut-il craindre la rupture définitive du pacte européen? *Euro-stubs without stocks* (ou le contraire peut-être)?

Ou bien l'Europe des 27²⁶ sera-t-elle plus équilibrée que celle des 28?

La crise de l'Europe doit être une véritable *krisis*: le moment même du jugement et de la décision.

L'anneau brisé (par le Brexit) dit symboliquement la nécessité d'une nouvelle solidarité – même réactive.

Espérons, à l'heure où les Grands Démagogues gouvernent presque partout, que l'effort interdisciplinaire pour repenser l'Europe permettra d'en remotiver le symbole: de reformer l'anneau de solidarité démocratique.

NOTES

¹ Cet article s'inscrit dans le cadre du programme de recherches que je mène pour l'Institut Universitaire de France sous le titre "Littérature à crédit: roman européen contemporain et paradigme fiduciaire".

² *The Sweet Hereafter* : roman de Russell Banks adapté par Atom Egoyan, qui fait de la légende du joueur de flûte de Hamelin le sous-texte du récit.

³ Russell Banks, précisément, a prononcé en ce sens une très belle conférence intitulée "The Massacre of the Children" à la Harvard Divinity School en décembre 2014.

⁴ Pantagruel l'humaniste, "citant l'apôtre Paul, lui dit "Rien à personne ne doibvez, fors amours et dilection mutuelle." Et décide de payer les dettes de Panurge: "– Du passé je vous délivre. – Le moins de mon plus [...] sera vous remercier", répond Panurge." (Graeber/David 2013: 154-155)

⁵ "Les États utilisent les impôts pour créer de la monnaie, et ils peuvent le faire parce qu'ils ont en tutelle la dette mutuelle de tous les citoyens les uns envers les autres. Cette dette est l'essence de la société." (*idem*: 73)

⁶ "Pendant l'essentiel de l'histoire de l'humanité, chaque fois qu'un conflit politique ouvert a éclaté entre classes sociales, il a pris la forme d'un plaidoyer pour l'annulation des dettes – la libération des asservis et, en général, la redistribution plus équitable des terres." (Vuillard 2015: 108)

⁷ Benoît Hamon, lors de la dernière campagne présidentielle française, distinguait ainsi les dettes que l'on peut renégocier (les dettes souveraines), et les dettes que l'on ne pourra jamais renégocier (la dette écologique).

⁸ Je traduis. Sur le récit de la monnaie-dette, voir André Orléan, *L'empire de la valeur. Refonder l'économie*, Paris, Le Seuil, La couleur des idées, 2011.

⁹ J'insisterais, au passage, sur le fait que la dette n'est pas toujours négative (contrairement à ce que certains slogans politiques actuels tendent à le faire croire): elle est même la plupart du temps le moyen du développement, pour les États comme dans les espaces domestiques.

¹⁰ "La dette devient la relation d'un débiteur qui n'en finira pas de payer, et d'un créancier qui n'en finira pas d'épuiser les intérêts de la dette : dette envers la divinité, dette envers la société, dette envers l'État." (Deleuze 1968: 163)

¹¹ "Le passage de la "dette finie" à la "dette infinie" lors de la sortie des sociétés archaïques, constitue un événement dont les conséquences se font encore sentir aujourd'hui, puisque le capitalisme s'est approprié ce passage en vue de la production de l'homme endetté qui n'en finira jamais de rembourser. [...] Le christianisme "nous a foutu l'infini", ce qui revient à dire qu'on est dans un régime social où on n'en finit avec rien, où l'endettement, c'est pour la vie." (Lazzarato 2011: 62)

¹² "Pour qu'il y ait don, *il faut* que le donataire ne rende pas, n'amortisse pas, ne rembourse pas, ne s'acquitte pas, n'entre pas dans le contrat, n'ait jamais contracté de dette" (Derrida 1991: 26). La critique de Mauss n'empêche pas Derrida de considérer l'écriture comme toujours "à crédit" (sans remboursement), même quand elle est, dit-il, "sur les choses".

¹³ "If we are concerned with the existence of a stronger representative link between a state and its people, then the idea of certain types of principled debt cancellation makes sense. [...] In other words, an application of non-statist visions of sovereignty to international economic relations suggests that debt should *not* be continuous in some cases" (Lienau 2014: 7).

¹⁴ “Si tu dois 100000 dollars à la banque, elle te tient. Si tu lui en dois 100 millions, tu la tiens. Proverbe américain” (Graeber, *op. cit.*: 7).

¹⁵ “Ce qui fait la spécificité de la dette, c’est qu’elle repose sur un postulat d’égalité” (Graeber, *op. cit.*: 107); “Cet accord entre égaux pour ne plus être égaux (du moins pour un temps) me paraît avoir une importance cruciale. C’est l’essence même de ce que nous appelons une “dette”.” (*idem*: 147).

¹⁶ Sans doute Balzac a-t-il fait naître une véritable poétique de la dette insolvable; voire une poétique conçue comme dette insolvable. Voir Alexandre Péraud, 2013.

¹⁷ La garantie des obligations d’Etats par la BCE (à défaut des *euro-bonds*) ne me semble pas très éloignée du fonctionnement initial du *symbolon*, qui prévoyait l’arbitrage du “tiers témoin” des dettes.

¹⁸ Le remboursement de la dette allemande fut en réalité “reporté” par la Conférence de Londres de 1953 à la date d’une hypothétique réunification des deux Allemagne, mais de facto annulé en 1991, officiellement car aucun mécanisme de calcul de l’inflation et de proportionnalité au PIB n’avait été prévu.

¹⁹ Mise en commun des dettes publiques (*debt-pooling*) dépassant 60% du PIB de chaque Etat de la zone euro. C’est la même idée que la proposition faite fin 2011 par le conseil des économistes auprès de Merkel (qui l’a refusée) d’un *fonds de rédemption*, mais avec un volet démocratique par la création d’une Assemblée parlementaire élue de la zone euro, qui déciderait du rythme de remboursement et du rééchelonnement dans le cadre d’une stratégie économique cohérente (*T-Dem*, “nouveau traité de démocratisation de la gouvernance économique de la zone euro”, article 12 § 4). Proposition faite par Piketty avec l’aide de Stéphanie Hennette, professeure de droit public à l’université Paris-Nanterre, et Guillaume Sacriste et Antoine Vauchez, enseignants chercheurs en sciences politiques à l’université Paris-1-Panthéon-Sorbonne et au CNRS.

²⁰ Programme “Littérature à crédit: roman européen contemporain et paradigme fiduciaire”, que je mène pour l’Institut universitaire de France jusqu’à l’“horizon 2020” comme on dit en Europe.

²¹ “L’immense majorité des Européens est triplement dépossédée par l’économie de la dette: dépossédée d’un pouvoir politique déjà faible, concédé par la démocratie représentative; dépossédée d’une part grandissante de la richesse que les luttes passées avaient arrachée à l’accumulation capitaliste; dépossédée, surtout, de l’avenir, c’est-à-dire du temps, comme décision, comme choix, comme possible. La succession des crises financières a fait violemment émerger une figure subjective qui était déjà présente mais qui occupe désormais l’ensemble de l’espace public: la figure de “l’homme endetté”.” (Lazzarato, *op. cit.*: 12).

²² Voir Ludwig Wittgenstein, *De la certitude*, § 10 et 655.

²³ Film rêvé à partir du scénario de *L’Autre mer?* scénario du film, écrit par Rhéa Galanaki, et inachevé à la mort du cinéaste.

²⁴ “Aucun entracte n’avait eu lieu et [...] l’homme assis près de toi vit que tu t’apprêtais à partir. Il te demanda à voix basse si tu te rappelais la suite du mythe évoqué dans la première partie du film. [...] La réponse t’était aisée en ta qualité d’ancien professeur de lettres. Deux générations plus tard, suite à de multiples accouplements entre les filles d’Europe et des dieux à forme de taureaux, naîtrait le fameux Minotaure. La mort du monstre et de ses conquêtes féminines dans sa prison tortueuse, le labyrinthe crétois, marquerait la fin de cette lignée mythique, mais aussi l’achèvement de la civilisation minoenne et la soumission de la Crète à Athènes” (Galanaki 2016: 238).

²⁵ “Peut-être ton père avait-il eu raison, la nuit de votre double retour – le sien et le tien –, quand il t’avait confié que cette femme-minotaure se nourrirait pendant des siècles de la chair de jeunes gens, filles ou garçons, comme s’il fallait toujours punir la jeunesse pour sa beauté en déclenchant des guerres et des catastrophes dont elle n’était pas le moins du monde responsable. [...] Tu ne cessais de ressasser cette pensée: il fallait avant tout que les âmes de tous ces jeunes gens sacrifiés sans raison – tant celles des jeunes de la génération de l’École polytechnique que celles des jeunes de la crise – obtiennent réparation” (*idem*: 277).

²⁶ Après tout, 27 est un chiffre magique: c’est 3 à la puissance 3. Et l’on sait que pour s’occuper des dettes, la logique ternaire est toujours meilleure que la binaire.

Bibliographie

- Benjamin, Walter (1993), "Expérience et pauvreté", in *Œuvres II*, Paris, Gallimard, Folio.
- Chrysopoulos, Christos (2012), *La destruction du Parthénon* [2010], Arles, Actes Sud.
- (2013), *Une lampe entre les dents. Chronique athénienne* [2012], Arles, Actes Sud.
- (2015), *Terre de colère* [2013], La Contre allée.
- Deleuze (1968), *Nietzsche et la philosophie*, Paris, PUF.
- Derrida, Jacques (1991), *Donner le temps. 1. La fausse monnaie*, Paris, Galilée.
- Galanaki, Rhéa (2016), *L'Ultime Humiliation* [2015], Galaade Editions.
- Graeber, David (2013), *Dettes. 5000 ans d'histoire* [2011], Paris, Les Liens qui libèrent.
- Ikonomou, Christos (2016), *Ça va aller, tu vas voir* [2010], traduit du grec par Michel Volkovitch, Quidam Editeur.
- Kluge, Alexander et Joseph Vogl (2013), *Crédit et débit*, Paris, Diaphanes.
- Lazzarato, Maurizio (2011), *La fabrique de l'homme endetté. Essai sur la condition néo-libérale*, Paris, Ed. Amsterdam.
- Lienau, Odette (2014), *Rethinking Sovereign Debt. Politics, Reputation and Legitimacy in Modern Finance*, Cambridge, Harvard University Press.
- Péraud, Alexandre (dir.) (2013), *La comédie (in)humaine de l'argent*, Ed. Le bord de l'eau.
- Rospabé, Philippe (1995), *La Dette de vie : aux origines de la monnaie sauvage*, Paris, La Découverte/Mauss.
- Saviano (2009), *Roberto, Gomorra. Dans l'empire de la Camorra* [2007] (traduit de l'italien par Vincent Raynaud), Paris, Gallimard, Folio.
- Shell, Marc (1978), *The Economy of Literature*, Baltimore, Johns Hopkins University Press.

Siti, Walter (2014), *Résister ne sert à rien* [*Resistere non serve a niente*, 2012], traduit de l'italien par Serge Quadrupani, Paris, Éditions Métailié.

Vuillard, Eric (2015), *Conquistadors* [2009], Arles, Actes-Sud, Babel.

Emmanuel Bouju est Professeur de littérature comparée à l'Université Rennes 2 et membre senior de l'Institut Universitaire de France (programme "Littérature à crédit. Roman européen contemporain et paradigme fiduciaire", 2015-2020). Il exerce la responsabilité des activités et des publications aux PUR du *Groupe phi: Littératures sous contrat* (2002), *L'engagement littéraire* (2005), *Littérature et exemplarité* (co-direction d'A. Gefen, G. Hautcœur et M. Macé, 2007) et *L'autorité en littérature* (2010). Il est aussi l'auteur de *Réinventer la littérature: démocratisation et modèles romanesques dans l'Espagne post-franquiste* (préface de Jorge Semprún, PUM, 2000) et de *La transcription de l'histoire. Essai sur le roman européen de la fin du vingtième siècle* (PUR, 2006). Dernière direction d'ouvrage: *Fragments d'un discours théorique. Nouveaux éléments de lexique littéraire*, aux Éditions Nouvelles Cécile Defaut, 2016.